

Françoise Pick : *Les années-mouvement. Libération des femmes*

Huguette Dagenais

Volume 8, Number 2, 1995

Théorie, méthode, pratique

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/057855ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/057855ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue Recherches féministes

ISSN

0838-4479 (print)

1705-9240 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Dagenais, H. (1995). Review of [Françoise Pick : *Les années-mouvement. Libération des femmes*]. *Recherches féministes*, 8(2), 173–176.  
<https://doi.org/10.7202/057855ar>

**Françoise Pick** : *Libération des femmes. Les années-mouvement*. Paris, Éditions du Seuil, 1993, 384 p.

Avec cet ouvrage, Françoise Pick a voulu écrire la «chronique» du Mouvement de libération des femmes (MLF). Elle s'est intéressée plus précisément au Mouvement à Paris, à «son évolution contradictoire» de 1970 à 1985 et à «ses effets sur la société», laissant aux groupes de province le soin d'écrire leur propre histoire, «souvent – heureusement – moins conflictuelle».

L'ouvrage comprend trois parties d'inégale longueur. Après un «avant-propos» de deux pages, on entre d'emblée dans la première partie, intitulée «Le temps de la découverte» et composée de 13 chapitres suivis d'une conclusion. L'auteure y présente la naissance du MLF au début des années 1970, ses rapports avec la gauche, ses débats et ses conflits avec d'autres groupes, en particulier Psychanalyse et politique, de même que l'émergence des principaux thèmes mobilisateurs, avec le souci constant de situer le mouvement dans «une histoire plus longue dont il n'avait pas conscience, dans un contexte social plus vaste dont il voulait ignorer la complexité» (p. 8). Elle recrée le climat de passion (et souvent d'humour) dans lequel les militantes parisiennes ont préparé et mené leurs actions d'éclat, tels le Manifeste des 343 pour l'avortement d'avril 1971 (chap. 5), les Journées de dénonciation des crimes contre les femmes, tenues en mai 1975 au Palais de la Mutualité à Paris (chap. 11) et, quelques mois plus tard, les manifestations entourant le procès de Bobigny (chap. 12). Le chapitre 13 est consacré à une analyse des circonstances entourant l'adoption de la loi sur l'interruption volontaire de grossesse, pilotée par Simone Veil alors ministre de la Santé, ainsi que de «ses limites et ses contreparties» pour les femmes. La première partie se termine en 1975, avec un aperçu des positions du MLF par rapport à l'Année internationale de la femme de l'ONU et au Secrétariat d'État à la condition féminine, créé par le président Giscard d'Estaing, le tout suivi d'un bref bilan de la situation des femmes en France.

La deuxième partie du livre est davantage centrée sur les débats et les conflits entre les différentes tendances ou «conceptions» du mouvement. Celui-ci, dit Françoise Pick, «se disait ouvert à toutes les femmes», mais il «traçait une ligne de démarcation très ferme, rejetant toutes celles qui n'avaient pas fait les mêmes choix» (p. 185), en particulier les groupes jugés réformistes (chap. 15), les femmes de la tendance «Lutte des classes» (chap. 18) et, surtout, le groupe Psychanalyse et politique (chap. 16 et 23), qui a fait du MLF une «marque déposée»; un malaise existait aussi dans les rapports entre hétérosexuelles et lesbiennes (chap. 14). Si la campagne contre le viol menée de 1975 à 1978 (chap. 19) a montré que le «Mouvement des femmes» était encore «capable de s'unir malgré ses divisions», l'année 1977 a été marquée par des procès retentissants (chap. 20) qui l'ont déchiré irrémédiablement; ces procès impliquaient encore une fois Psychanalyse et politique. Pourtant, ces années ont aussi été «une époque de floraison et d'enracinement» de revues féministes (chap. 21), dont *Questions féministes*, *La Revue d'en face* et *Pénélope*, malheureusement disparues depuis. Le titre de la deuxième partie résume bien «Le temps des contradictions» qu'a traversé alors le MLF jusqu'en 1984.

Après avoir ainsi souligné les contradictions du Mouvement, c'est sous forme de paradoxe que Françoise Pick, dans l'épilogue de 20 pages intitulé «Le temps de la réflexion» et daté de décembre 1992, dresse son propre bilan. Après s'être demandé : «Comment expliquer qu'un mouvement, très minoritaire,

marginal par rapport aux lieux de pouvoir, ait eu autant d'impact?», elle procède à une synthèse historique des changements survenus dans la société française depuis Mai 1968, puis à une comparaison entre l'antiféminisme aux États-Unis («le plus violent, le plus réactionnaire») et en France (qui «reste dans les limites raisonnables du jeu de la séduction»). Elle termine en déclarant :

Le MLF a été la forme particulière prise par le féminisme dans le contexte historique de l'après Mai français. Sous couvert de révolution, il a aidé [...] à l'adaptation des rapports entre les sexes au niveau d'équilibre plus conforme aux conditions de l'époque [...] le discours de la radicalité [...] s'est révélé d'une rare efficacité pour produire des réformes. L'utopie [...] a été le chemin détourné d'un progrès somme toute raisonnable.

Car pour elle, «la réforme n'est pas simplement l'antithèse de la révolution comme on le croyait dans le feu de l'action. Elle est tout autant sa résultante». Bref, le bilan de Françoise Pick sur les «années-mouvement» est à la fois sévère et optimiste. Suit un appendice méthodologique de 7 pages et une bibliographie de 19 pages.

L'ouvrage de Pick est captivant par son rythme, la richesse de son contenu et la passion communicative de son auteure dans sa description de la passion du mouvement. Tout en demeurant fidèle à une trame sociohistorique, Françoise Pick conserve, en effet, une grande liberté dans le ton et l'écriture, liberté qui tient à un talent littéraire indéniable mais certainement aussi, en partie, au fait que le livre est conçu pour rejoindre un large public. Écrit «sur le mode du récit», comme cela est précisé dans l'avant-propos, *Libération des femmes* se lit, effectivement, comme un belle histoire pleine de rebondissements. Il n'a toutefois pas la forme d'un témoignage, ce qui aurait placé l'auteure «au centre du récit». Soucieuse de maintenir une «distance critique», celle-ci a plutôt utilisé sa «connaissance directe», son «vécu» pour éclairer et «privilegier certains aspects, certains débats» qui l'ont «plus spécialement intéressée». Car, précise-t-elle, la connaissance directe comporte de «grands risques» (généralisation, intolérance, mauvaise foi, falsification). C'est pourquoi «elle doit être complétée par d'autres données», en l'occurrence une recherche effectuée de 1984 à 1987, auprès de militantes et dans la littérature féministes, en collaboration avec d'autres chercheuses du Centre national de la recherche scientifique (CNRS).

Sur le plan méthodologique, l'auteure a voulu en effet conserver une distance par rapport à son objet. Cependant, pour celles et ceux qui ne connaissent pas déjà Françoise Pick, davantage d'informations sur ses positions personnelles auraient été utiles pour éclairer le point de vue, qui n'est jamais neutre, elle le reconnaît elle-même, à partir duquel elle a produit son analyse. Ainsi, à la fin du livre, elle signale qu'en 1981 elle avait, dans *La Revue d'en face*, préconisé «l'abandon d'une stratégie radicale devenue inefficace et dangereuse» (p. 358). C'est un des rares endroits dans le livre où elle exprime explicitement sa position à la première personne du singulier. On aimerait savoir si la stratégie radicale en question englobait en tout ou en partie celle du MLF. On comprendrait encore mieux les jugements sévères qu'elle pose tout au long du livre sur le mouvement et l'ambivalence apparente qui se dégage de ses conclusions, du moins pour une lectrice ou un lecteur externe. Chose certaine,

un récit aussi vibrant et détaillé n'aurait pu être écrit par quelqu'une d'extérieure au mouvement.

Par ailleurs, compte tenu de l'importance du choix d'un nom, aussi bien pour l'identité et le sentiment d'appartenance que pour la mobilisation au sein des groupes militants, compte tenu aussi des vives réactions à l'appropriation du sigle MLF par le groupe Psychanalyse et politique pour en faire une marque de commerce, on aurait aimé mieux comprendre comment ce mouvement qui, à ses débuts, refusait «toute distinction d'avec l'ensemble des femmes» devint «progressivement» un «groupe spécifique» : le Mouvement de libération des femmes, «une entité, un symbole, un Tout. Sans y prendre garde, il s'était affublé d'une majuscule». Dans le texte, l'emploi de la majuscule pour désigner ce «groupe spécifique», cette «entité» ne semble pas systématique. De plus, il y a une certaine confusion dans la terminologie : tantôt le MLF est bien distingué du mouvement des femmes, plus vaste, tantôt on a l'impression que l'expression «Mouvement des femmes» est seulement une façon rapide et commode (comme c'est souvent le cas, il faut le reconnaître, dans la langue parlée) de le désigner. Le chapitre 14 répond en partie à cette question en ce qui concerne les idées et les grandes tendances mais non en ce qui a trait à l'organisation et à la composition concrètes de l'entité MLF. C'est un choix politique de l'auteure qui évite le piège du vedettariat, il faut le reconnaître. Par contre, quand elle fait référence «au mouvement tout entier, à ses débats et à ses effets sur la société», elle ne pense sûrement pas au seul mouvement de Paris, et probablement pas non plus au seul MLF.

Déformation professionnelle, sans doute, je trouve aussi l'organisation du texte un peu déconcertante : l'avant-propos ne remplace vraiment pas l'introduction absente, et il faut attendre le tout dernier chapitre avant que soient abordées les «questions de méthode» permettant de comprendre les choix de l'auteure quant au traitement de son sujet. De plus, les titres des chapitres auraient gagné, me semble-t-il, à être plus descriptifs. Même si je n'ai aucun moyen de la vérifier, je fais l'hypothèse que le public de cet ouvrage est constitué principalement de femmes qui ont participé ou participent de près ou de loin aux «débats d'idées» féministes, en d'autres mots de personnes que ne rebuterait sans doute pas la lecture d'une introduction et d'une conclusion en bonne et due forme. Cela ne serait d'ailleurs pas étonnant, car, après la lecture de la deuxième partie en particulier, on comprend l'auteure quand elle déclare que le MLF a «porté [...] au plus haut point» le goût bien français pour «le débat d'idées et l'esprit critique». Non seulement les intellectuelles issues des universités semblent y avoir joué un rôle de premier plan, mais toutes les tendances ou «conceptions » du mouvement des femmes parisien de l'époque, même les groupes dans les quartiers auxquels participaient «des femmes qui ne viendraient pas spontanément au Mouvement : des ouvrières, des mères de famille», semblent avoir été engagés dans ces débats d'idées.

Comme le reconnaît Françoise Pick elle-même, «cette chronique des années-mouvement ouvre plus de questions qu'elle n'apporte de réponses». En plus de celles que je viens d'aborder, j'en aurais personnellement quelques autres à formuler concernant, par exemple, l'interprétation qu'elle donne de l'état actuel du «mouvement des femmes » qui, selon elle, «ne sait pas réagir» à la crise, «perd de l'influence», «faiblit au moment où le besoin s'en fait le plus sentir» et «s'éparpille en de multiples activités spécialisées» (p. 347). Par ailleurs,

ne pourrait-on penser, qu'en France comme ailleurs, si les thèses féministes radicales ont influé sur la société, comme le souligne à maintes reprises l'auteure, c'est en partie grâce à la médiation de groupes, à caractère professionnel, syndical ou de service, dont le discours, les actions et les positions paraissent (et j'insiste sur ce terme) souvent plus «réformistes» que révolutionnaires et, de ce fait, «passent mieux la rampe». Le MLF est qualifié tantôt d'«entité», tantôt d'«épisode singulier» : comment ces deux dimensions sont-elles articulées dans la vie et la dissolution-dilution du MLF? Les notions de révolution et de réforme mériteraient aussi une discussion de fond à caractère stratégique en cette époque de «reflux» ou *backlash* antiféministe. Le terme «féminisme» est d'ailleurs très peu employé dans ce livre : pourquoi?

Après avoir beaucoup appris parce que l'auteure a vraiment su restituer «l'ambiance, le climat, les problématiques de l'époque» du MLF parisien, je serais bien mal venue d'exiger qu'elle ait répondu à l'avance à toutes les questions qu'on peut avoir sur le Mouvement de libération des femmes en France. C'est précisément un autre mérite de ce livre que celui de fournir matière à débat et à des comparaisons internationales. Mais comme là n'est pas mon propos pour l'instant, j'ajouterai seulement que j'ai eu beaucoup de plaisir à lire *Libération des femmes*. Je ne doute pas qu'il en sera de même pour toutes les personnes qui s'intéressent au féminisme en général et au féminisme français, en particulier.

*Huguette Dagenais*  
*Chaire d'étude sur la condition des femmes*  
*Université Laval*

**Manon Tremblay et Réjean Pelletier** : *Que font-elles en politique?* Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1995, 284 p.

Le sujet des femmes en politique dans le contexte québécois fait dans cet ouvrage l'objet d'une analyse fouillée. Trop peu d'ouvrages académiques ont été écrits au sujet de la politique et des femmes. Pourtant, il s'agit là d'une dimension fondamentale de la transformation apportée par le féminisme contemporain. Le chemin parcouru par les femmes au cours du XX<sup>e</sup> siècle peut se mesurer facilement par leur avancée dans le monde de la politique formelle. Mais leur percée fait surgir nombre de questions autour des concepts de représentation politique et sur les institutions politiques en tant qu'expressions des démocraties libérales. Que font-elles en politique? Même si les femmes du Québec sont encore peu nombreuses à siéger à la Chambre des communes ou à l'Assemblée nationale, on peut se poser la question. L'ouvrage de Tremblay et Pelletier propose une analyse de l'expérience politique des Québécoises comme députées et la compare à celle des hommes à partir d'une enquête menée auprès de femmes et d'hommes élus comme députées ou députés. Des entrevues ainsi qu'un questionnaire ont permis de recueillir les données qui font l'objet de l'étude. Tremblay et Pelletier ont cherché à comprendre ce qui caractérise trois étapes importantes du cheminement politique des hommes et des femmes, soit l'accès au pouvoir, l'exercice du pouvoir et, enfin, le départ de la scène parlementaire. L'ouvrage comprend six chapitres et est construit avec une rigueur exemplaire.